

# DOSSIER GASTON COUTÉ



ÉCOUTER COUTÉ

# DOSSIER

## GASTON COUTÉ

*L'œuvre de Gaston Couté, poète et chansonnier anarchiste mort en 1911 à l'âge de 30 ans, demeure mal connue. Les éditions du Vent du Ch'min proposèrent une réédition complète de ses œuvres en 1976. Aujourd'hui épuisés, ces volumes ont été entièrement mis en ligne ([http://gastoncoute.free.fr/ses\\_oeuvres.htm](http://gastoncoute.free.fr/ses_oeuvres.htm)). Dans le dossier qu'ils lui consacrent, les éditeurs présentent Couté :*

En juin 1910, le journal antimilitariste *La Guerre Sociale* annonçait que Gaston Couté allait publier chaque semaine, dans ses colonnes, une chanson d'actualité. Singulière alliance, à première vue, que celle du poète beauceron et de la virulente feuille hervéiste ; alliance qui se prolongera jusqu'au bout puisque c'est à *La Guerre Sociale* que revint le triste privilège d'annoncer la nouvelle de l'hospitalisation puis du décès de Couté.

En 1910, au moment où Couté rejoignait ses rangs, *La Guerre Sociale* avait quatre ans. Elle était née à Clairvaux, ancienne abbaye cistercienne reconvertie en maison d'arrêt, de la rencontre d'un certain nombre de détenus, cosignataires d'une affiche antimilitariste dite « affiche rouge », tant pour sa couleur que pour les opinions qu'elle contenait. Malgré une certaine disparité idéologique, ces détenus décidèrent de continuer à s'exprimer dans un journal. Le 14 juillet 1906 avec la traditionnelle amnistie, fit le reste et, le 19 décembre 1906, sortait le premier numéro de *La Guerre Sociale*. Gustave Hervé, principal animateur de l'hebdomadaire, était né en 1871. Professeur d'histoire, il vint au journalisme politique avec l'affaire Dreyfus. Ses articles antimilitaristes du Travailleur Socialiste de l'Yonne le firent révoquer. D'autres articles plus virulents encore, parus dans *Le Pioupiou* de l'Yonne, le conduisirent plusieurs fois au tribunal et en prison. Hervé bénéficiait alors dans les milieux révolutionnaires d'un grand prestige consécutif à un article antimilitariste intitulé « Le drapeau de Wagram » et connu sous le nom de « Le drapeau dans le fumier » à cause de sa conclusion non ambiguë : « Je voudrais qu'on rassemblât dans la cour principale du quartier, toutes les ordures et tout le fumier de la caserne et que, solennellement, le colonel, en grand plumet, vînt y planter le drapeau du régiment ».

La chanson politique d'actualité avait à l'époque une très grande importance dans la mesure où elle popularisait de manière directe et accessible les opinions d'un journal.

On a trop tendance à juger ces chansons d'actualité en les opposant aux productions antérieures de Couté. Il ne faut pas perdre de vue que ces chansons étaient non seulement lues, mais aussi apprises et chantées, à l'atelier comme dans la rue ; s'il existe une incontestable différence de forme entre ces chansons et les autres poèmes de Couté, n'oublions pas que le fond reste le même, empruntant à la même thématique et que l'engagement du poète ne fait que se prolonger tout en s'actualisant. Ces chansons constituent, comme l'a écrit Henry Poulaille, des « chansons de combat », s'insérant dans une époque qui n'est pas toujours « belle », une époque de conflits sociaux, de grèves et de répression. Ce combat, Couté l'a mené durant plus d'un an, sans rien perdre de sa verve ni de ses indignations. Faut-il voir en lui un naïf Don Quichotte manipulé par l'équipe de *La Guerre Sociale*, qui condamne son destin de poète au profit de chansonnettes mal fagotées et maladroites, ou simplement un homme engagé dans son temps, plus à l'aise au sein du mouvement ouvrier que dans les cabarets bien parisiens qui, déjà, manifestent quelques velléités de verser dans l'alimentaire et le nationalisme ?

Couté a dépassé sa condition de « chansonnier engagé » pour devenir un chansonnier militant. Il importe peu de s'interroger sur la valeur littéraire de ses chansons ; il semble plus pertinent de constater qu'il y a eu chez lui une fidélité à soi-même et une logique indéniable dans la démarche. Le gros, le possédant, le député, le soldat, qui existaient dans l'œuvre de Couté prennent corps et nom en fonction de l'actualité [...]. Ne renions pas ces « chansons de la semaine », pas plus que celles parues dans *Le Libertaire* ou *La Barricade*. Indépendamment de leur valeur spécifique (qui est loin d'avoir la nullité qu'on a parfois pu leur accorder), elles témoignent à leur manière en faveur du combat que Couté a mené toute sa vie, combat bien différent de celui du « révolutionnaire cocardier » Montéhus qui mourut, lui, d'une légion d'honneur en plein cœur.

Qu'importe, pour l'œuvre de Couté, que Gustave Hervé devînt ardent belliciste en 1914 ; ce dont on peut témoigner, au vu de son œuvre et de sa vie, c'est que Couté aurait quitté Hervé dès que celui-ci se serait montré par trop patriotard et revanchard. Il n'aurait pas « pataugé dans la bêtise, la bassesse et la crapulerie » des pousse-au-crime de la guerre.

Il mourut le 28 juin 1911, huit jours avant d'être poursuivi pour « Hélas ! quelle douleur », une chanson de *La Guerre Sociale*.

## GASTON COUTÉ, « LES LOUPS »

*Air : Les Gueux (Béranger)*

*« La classe bourgeoise nous traquant comme des fauves va nous obliger à nous défendre comme des loups. »  
(Delpech, après le verdict de Rouen.)*

Parce qu'on n'veut plus être  
Des moutons humbles et doux  
Qui s'laiss'nt tondre par leur maître,  
On nous trait' comme des loups...

Les loups, les loups !  
Allons, tous debout  
Et défendons-nous  
Comme des loups !

Pris d'une rage incongrue,  
Briand, le Grand Louvetier  
Vient d'ordonner la battue :  
On nous traque sans pitié !...

Notre sang rougit la terre :  
Liabeuf, Aernoult, Duléry  
Et bien d'autres prolétaires,  
Dessous leurs coups ont péri !

Des ch'minots qui se soul'vèrent  
Dans la grèv' de l'autre mois,  
Et nos copains de la « Guerre »  
Sont dans les griff's des bourgeois !

L'horreur de tous ces supplices  
Ne leur suffit pas encor :  
Voilà que les chiens d'justice  
Condamnent Durand à mort

Leur meut' s'acharne à nos trousses  
Aboyant sur le chemin,  
De rag' de honte et de frousse...  
Qui de nous tomb'ra demain ?...

Les loups, les loups !  
Les loups, malgré tout,  
Ne tomb'ront pas tous  
Vivent les loups !

Si parmi la meute sombre  
Qui vacarme derrièr' nous,  
Un grand loup sortait de l'ombre  
Pour venger les autres loups ?...

Les loups, les loups !  
Les loups sont à bout :  
Craignez leur courroux,  
Oui, gare aux loups

(Du 30 novembre au 6 décembre 1910)

*Les oeuvres complètes de Gaston Couté sont accessibles en ligne :  
[http://gastoncoute.free.fr/ses\\_oeuvres.htm](http://gastoncoute.free.fr/ses_oeuvres.htm)*

GASTON COUTÉ, « L'ODEUR DU FUMIER »

C'est eun' volé' d'môssieux d'Paris  
Et d' péquit's dam's en grand's touélettes  
Qui me r'gard'nt curer l'écurie  
Et les «têts» ousque gît'nt les bêtes :  
Hein ?... de quoué qu'est, les villotiers,  
Vous faisez pouah ! en r'grichant l'nez  
Au-d'ssus d'la litière embernée?...  
Vous trouvez qu'i' pu', mon feumier?

Ah ! bon guieu, oui, l' sacré cochon !  
J'en prends pus avec mes narines  
Qu'avec les deux dents d' mon fourchon  
Par oùsque l' jus i' dégouline,  
- l' pu' franch'ment, les villotiers !  
Mais vous comprendrez ben eun' chouse,  
C'est qu' i' peut pas senti' la rouse ! ...  
C'est du feumier... i' sent l' feumier !

Pourtant, j'en laiss' pas pard'e un brin,  
J' râtte l' pus p'tit fêtu qu'enrrouse  
La pus michant' goutt' de purin,  
Et j' râcle à net la moind'er bouse !  
- Ah ! dam itou, les villotiers,  
Malgré qu'on seye en peïn' d'avouer  
Un «bien» pas pus grand qu'un mouchouer,  
On n'en a jamais d' trop d' feumier !

C'est sous sa chaleur que l' blé lève  
En hivar, dans les tarr's gelives ;  
l' donn' de la force à la sève  
En avri', quand la pousse est vive !  
Et quand ej' fauch' - les villotiers !  
Au mois d'Août les épis pleins  
Qui tout' l'anné' m' donn'ront du pain,  
Je n' trouv' pas qu'i' pu', mon feumier !

C'est d' l'ordur' que tout vient à nait'e :  
Bieauté des chous's, bounheur du monde,  
Ainsi qu' s'étal' su' l' fient d'mes bêtes  
La glorieus'té d'la mouésson blonde...  
Et vous, tenez, grous villotiers  
Quêt's pus rich's que tout la coummeune,  
Pour fair' veni' pareill' fortune  
En a-t-y fallu du feumier ! !!

Dam' oui, l' feumier des capitales  
Est ben pus gras que c'ti des champs :  
Ramas de honte et de scandales...  
Y a d'la boue et, des foués, du sang !...  
- Ah ! disez donc, les villotiers,  
Avec tous vos micmacs infâmes  
Ousque tremp'nt jusqu'aux culs d'vos femmes...  
l' sent p'tét' bon, vous, vout' feumier?...

Aussi, quand ej' songe à tout ça  
En décrottant l' dedans des «têts»  
J' trouv' que la baugé' des verrats  
A 'cor comme un goût d' propriété !  
Et, croyez-moué, les villotiers,  
C'est pas la peïn' de fêr' des magnes  
D'avant les tas d'feumier d' la campagne :  
l' pu' moins que l'vout'... nout' feumier !

**Glossaire de poche**

Embernée : remplie de fiente, d'excréments et de purin.

Enrousser : arroser.

Fient : le fumier gras, imbibé de purin et d'excréments (rapprocher de «fiente»).

Gelive : qui gèle facilement.

Magnes : des manières affectées, ridicules.

Pequit : petit.

R'gricher : relever les narines, les oreilles avec dégoût, méfiance ou peur.

Tét : l'étable, la porcherie de dimensions réduites (vient de « toit »).

Villotiers : habitants des villes.

## ÉCOUTER COUTÉ

Il y a des langues et des paroles que l'on préfère ignorer parce qu'elles donnent à entendre des réalités troublantes : le refoulé social de l'époque, la souffrance silencieuse, la violence insidieuse... Celle de Gaston Couté, le patois beauceron, en fait partie. Si elle n'a pas été une condition nécessaire à son éviction de la plupart des études et manuels littéraires, on peut deviner par cette criante absence que cela a été une condition suffisante. Le patois est une de ces langues de l'Autre au sens fort, elle est de celles qui manifestent votre étrangeté et votre différence...Autant de raisons pour lesquelles on préfère les bâillonner ou les reléguer aux bas-fonds socioculturels. Pourquoi, en effet, faire revenir le spectre de ce fils de meunier qui vint à Paris en 1898 et y connut le succès en récitant ses poèmes où il agissait la réalité odorante de la campagne aux nez des villotiers ? Cela ne semble pas être un hasard si l'on n'en trouve que peu dans la mémoire instituée qui comme lui ont chanté la peine l'ouvrier agricole : celui qui a quitté sa campagne natale pour exercer son métier dans le carcan urbain. L'ouvrier, c'est le « paysan sans terre » (Georges Navel), mais l'ouvrier agricole et plus encore que cela : c'est un paysan qui a choisi de se mutiler d'une partie de lui, sa terre. Gaston Couté est un de ceux là et il a donc dit en connaissance de cause ce que nul autre poète n'a pu écrire, faute d'en avoir fait l'expérience : l'attirance du paysan pour la ville mêlée à la souffrance de vivre dans un milieu qui le mésestime, et tout l'écrasement mais aussi la révolte que cela engendre.

« L'odeur du fumier » est un de ses poèmes qui tiennent la dragée haute au parisien méprisant du gâs monté à la capitale. Ce poème nous donne un voir la reproduction d'une hiérarchie sociale qui au XIXème siècle (et peut-être aujourd'hui encore ?) apparaît implacable : en ville comme à la campagne, les fermiers restent des fermiers et les citadins les « r'gard'nt curer l'écurie » avec une curiosité dédaigneuse et la satisfaction de ne pas se salir les mains. Mais très vite, avec l'ironie qui est la sienne, Couté nous fait sentir qu'il y a quelque chose qui pue au royaume des villotiers...et ce n'est pas le fumier dont l'odeur, aussi forte soit-elle, n'a rien d'insidieuse. Au contraire, elle franche du collier et sincère, à l'instar du paysan : « C'est du feumier... i' sent l' feumier ! ». En revanche, l'odeur des « môssieux d'Paris » et des « péquit's dam's en grand's touélettes » qui se pavannent, a quant elle des relents infectes, en ce sens qu'ils trahissent la corruption morale des villotiers. C'est du moins ce que nous laisse entendre Couté en nous suggérant que le fumier est révélateur de l'intériorité de son propriétaire : « Dam' oui, l' feumier des capitales / Est ben pus gras que c'ti des champs : /Ramas

de honte et de scandales... » Les villotiers apparaissent comme des fielleux, des bouches-à-rumeur et des « grous » qui s'opposent aux maigres trimardeurs. L'ouvrier agricole remuant la merde (dans tous les sens du terme) de la bonne société, la met par la même face à ses vices et à son caractère mortifère. Cela ne fait que redoubler la dichotomie entre le « feumier des capitales » et celui des champs : l'un est infertile, corrompu, traître ; l'autre est la clef de la reverdie et assure une forme d'harmonie naturelle, de cycle vertueux : « C'est sous sa chaleur que l' blé lève » ; « l' dounn' de la force à la sève ». Ainsi dépeint, l'ordurier n'est alors plus aussi bas qu'il n'y paraît, d'autant plus si on le compare aux citadins et leurs « micmacs infâmes ». L'ordure est donc réhabilitée parce qu'elle est ici reconsidérée à l'aune de sa fertilité originelle : « C'est d' l'ordur' que tout vient à nait'e », et le poème que nous avons sous les yeux est la preuve de cette fécondité totale et primaire.

« Et, croyez-moué, les villotiers, / C'est pas la pein' de fèr' des magnès / D'avant les tas d'feumier d' la campagne : / l' pu' moins que l'vout'... nout' feumier ! », cette adresse finale d'une ironie mordante est l'aiguillon qui vient percer l'égo urbain et ouvrir le lecteur à l'horizon de la campagne, comme une échappatoire à la puanteur des villes. Cela marque le fait que ce n'est pas là un poème sur l'ouvrier agricole mais un poème d'un ouvrier agricole relatant sa propre condition et nous donnant à expérimenter, par sa subjectivité, une autre réalité – une autre quotidienneté : celle du vulgaire qui depuis la marge, coexistent et cohabitent avec les bonnes gens aux ventres pleins et la conscience tranquillement endormie par le ronron de la Machine.

Transfuge certes, mais s'exprimant toujours depuis son terroir, notre Gaston a eu l'audace de ne pas soumettre son langage – et donc lui-même – à la ville. Couté c'est la voix des mangeux d'terre, c'est la part terreuse de cette époque que l'on dit Belle, toute vêtue de lumières et de progrès techniques. Lorsque l'on prend la peine d'écouter Couté, on découvre ce qui n'est pas écrit dans l'Histoire, cet envers du temps jadis qui vient remettre à l'endroit notre présent.

Ioan diaz



# LES DOSSIERS DU SOC

loan diaz

ce dossier a été publié dans le numéro 2 du SOC